

CONTROVERSES SUR L'HISTOIRE EN ASIE

Octobre 2001

Le négationnisme dans les mangas

LA VISITE, EN AOÛT 2001, DU PREMIER MINISTRE JAPONAIS AU SANCTUAIRE DE YASUKUNI, OÙ REPOSENT DE VÉRITABLES CRIMINELS DE GUERRE, A RELANÇÉ LA POLÉMIQUE SUR UN COURANT RÉVISIONNISTE TRÈS EN VOGUE. DANS CETTE REMISE EN CAUSE DES ATROCITÉS COMMISES PAR LES TROUPES IMPÉRIALES EN ASIE, CERTAINS MANGAS JOUENT UN RÔLE DÉCISIF.

PAR PHILIPPE PONS *

Depuis une dizaine d'années déferle sur le Japon une vague « révisionniste », qui rejette avec virulence la version de l'histoire nationale mettant l'accent sur les responsabilités du pays dans la « guerre de la Grande Asie » (1930-1945). Un expansionnisme qui avait débuté avec l'annexion de Taïwan en 1895 et de la Corée en 1910, puis la création de l'Etat fantoche de Mandchoukouo en 1931 (1).

Bénéficiant d'un écho dans une partie de la grande presse, le révisionnisme cherche à s'imposer sur le marché des manuels scolaires après être entré en force sur celui de la bande dessinée (*manga*), médium de masse s'il en est.



A gauche : « Que puis-je faire de mon "orgueilisme" ? »

A droite : « Il n'y a pas seulement la guerre avec des fusils, il y a aussi la guerre de l'information, la guerre de propagande. Même aujourd'hui, époque de paix, cette guerre se poursuit. »

Cette percée du révisionnisme dans la BD s'inscrit dans une offensive plus générale. La droite japonaise a toujours contesté la vision « culpabilisante » du passé et rejeté l'idée d'agression, niant - ou minimisant - les atrocités commises par l'armée impériale. Elle a réussi dès le milieu des années 1950 à réintroduire un contrôle sur le contenu des manuels scolaires par le ministère de l'éducation afin de contrer le syndicat des enseignants (de gauche).

La bataille pour le contenu des manuels, dans laquelle s'illustra, du côté des opposants à la « censure », le professeur Saburo Ienaga, qui finit par obtenir partiellement gain de cause devant la Cour suprême en 1997 - trente-deux ans après avoir introduit un recours en justice ! -, se poursuit. Après une première tentative des révisionnistes de pénétrer ce lucratif marché, la seconde a également été repoussée : en août, à la quasi-unanimité, les 542 comités éducatifs chargés de choisir les livres scolaires du second cycle pour les circonscriptions régionales dont ils ont la charge ont rejeté le manuel révisionniste (2).

En revanche, le révisionnisme a fait une entrée remarquée dans la bande dessinée avec Yoshinori Kobayashi, dont les albums appellent à un « *nouvel orgueilisme* » (*shin gomanizumu*), néologisme récurrent de ses publications qui connaissent un

immense succès (lire « *Quand le Japon "oublie" ses crimes* »).



« Il faut applaudir l'armée japonaise qui a donné une leçon à ces "blancs" racistes européens et américains qui ont colonisé l'Asie de l'Est et qui considéraient les races colorées comme des singes. »

Kobayashi n'est pas le seul à utiliser le *manga* comme support à des messages politiques. Du *manga* prolétarien des années 1920 et du lendemain de la guerre consacré aux travailleurs et aux opprimés au *manga* contestataire des années 1960 - époque des grandes luttes sociales contre le traité de sécurité nippo-américain puis des révoltes étudiantes -, qui présentaient l'histoire nationale en termes de lutte de classes, la BD nipponne a connu ses périodes d'« engagement ».

Le genre a périclité avec le reflux idéologique des années 1970, mais la BD est restée le véhicule de récits de belles pages d'histoire - telle que l'œuvre, monumentale par son volume et sa qualité, de Natsuo Sekikawa et Jiro Taniguchi, *L'Epoque de Botchan* (Botchan no jidai) - qui brossent les portraits des grandes figures du début du siècle comme si c'étaient des personnages familiers.



« L'un des crimes du Japon inventés au cours du procès fut le massacre de Nankin. On voulait ainsi attribuer aux Japonais un crime aussi grave que les bombardements atomiques sur Hiroshima et Nagasaki qui firent 300 000 morts. »

La seconde guerre mondiale apparaît dans la BD dans les années 1960 avec de grands classiques pacifistes : *Touché par la pluie noire* (*Kuroi ame ni utarete*) et *Gen aux pieds nus* (*Hadashi no Gen*) de Keiji Nakazawa ou *Journal de fuite* (*Hai no ki*) de Shigeru Mizuki.

Au début des années 1990, certains mangas ont « flirté » avec des sujets épineux (tel que le statut des forces d'autodéfense dans *Flotte silencieuse - Chinmoku no kantai*), de Kaiji Kawaguchi, dans laquelle un commandant japonais de sous-marin déclare celui-ci territoire indépendant. Mais c'est avec Yoshinori Kobayashi que le révisionnisme prend pied, avec la publication à partir de 1995 du *Manifeste pour un*

nouvel orgueilisme dans le bimensuel Sapio.



« Le procès de Tokyo.

Au lendemain de la défaite,
au mépris du droit international,
les puissances victorieuses

- Etats-Unis, Grande-Bretagne, Chine et URSS -
jugèrent le Japon vaincu au cours d'un
procès qui tint d'un lynchage collectif. »

Yoshinori Kobayashi (quarante-huit ans) était déjà connu. Il devait sa renommée à une carrière de contestataire : au début des années 1990, il avait dénoncé l'Etat dans l'affaire du sang contaminé qui infecta les hémophiles, puis la secte Aum Shinrikyo (responsable de l'attentat au gaz sarin dans le métro de Tokyo en mars 1995). C'est au milieu des années 1990 qu'il rejoint le courant révisionniste formé autour de l'Ecole pour une vision libérale de l'histoire dirigée par le professeur de pédagogie à l'université de Tokyo, Nobukatsu Fujioka. Il est également membre de l'Association pour le renouveau des manuels d'histoire, formée en 1997 autour de Kanji Nishio, germaniste connu pour sa xénophobie anti-occidentale. Commentateur vedette à la télévision, Kobayashi joue volontiers les provocateurs, défendant ses positions avec un bagou de camelot.

Après la guerre du Pacifique, Kobayashi a pris Taïwan comme sujet de sa série du « nouvel orgueilisme ». Traduit en chinois en février, son dernier album, *De Taïwan (Taiwan ron)*, lui valut d'être déclaré *persona non grata* dans l'île pour quelques semaines. Son éloge de la colonisation de Taïwan par le Japon (1895-1945) avait été ressenti comme une « offense » par les autorités de Taïpeh.



A gauche : « Dans le Japon de l'après-guerre, la plupart
des médias, ainsi que les établissements scolaires,
sont devenus des armées de propagande anti-japonnaise. »

A droite : « Chaque récepteur d'information que nous sommes
doit être bon observateur pour lutter contre la
propagande antijaponnaise. Nous devons chercher
les informations nous permettant d'enrayer ce lavage de cerveau
telles que les photographies falsifiées. »
(référence à celles du massacre de Nankin)

Le succès des BD de Kobayashi, comme celui des livres de ses amis révisionnistes, tel *Ce que ne nous apprennent pas les manuels d'histoire (Kyokasho ga oshienai rekishi)*, de Nobukatsu Fujioka, s'explique par plusieurs raisons. D'abord, un renforcement de la droite nationaliste qui, depuis la fin de la guerre froide, n'hésite plus à apparaître au grand jour. Comptant des hommes politiques et des intellectuels, elle est soutenue par une partie des milieux d'affaires et des sectes religieuses, bénéficiant de la tribune de journaux comme le *Sankei*.

En arrière-plan d'une réhabilitation du passé destinée à restaurer dans la jeune génération un « sens de la Nation », qu'elle aurait perdu, par une exaltation de la supériorité de la civilisation japonaise, se profilent des enjeux qui dépassent les polémiques sur l'histoire : en particulier la révision de la Constitution, et notamment de son article 9, qui interdit au Japon le recours à la guerre et entrave sa participation à un système de défense régionale collective.

Le révisionnisme profite d'un climat d'inquiétude diffus provoqué par une crise économique dont le coût social commence à peine à se faire sentir. Une partie de l'opinion, fragilisée, est réceptive à son message : une réhabilitation du passé permettant de se replier sur les valeurs traditionnelles d'un « beau Japon » et de résister du même coup à la mondialisation en affirmant une spécificité culturelle, qui fut toujours le discours refuge du Japon depuis son ouverture sur l'étranger au XIXe siècle.

En bons populistes, les révisionnistes savent répondre à l'attrance des Japonais pour l'histoire « contée » : le roman historique est une grande veine de la littérature populaire, comme en témoigne l'énorme succès de Ryutaro Shiba (décédé en 1996), talentueux explorateur de la mémoire nationale (3). Sans jamais atteindre - même lointainement - la qualité des grands romans historiques, les BD de Kobayashi fourmillent d'anecdotes qui ravissent le grand public.

Ce qui fait défaut actuellement au Japon, dont les historiens ont exploré les pages les plus sombres du passé national, c'est une histoire destinée au grand public, capable de faire pendant à un négationnisme qui tend à tenir le haut du pavé du marché médiatique.

PHILIPPE PONS

* Journaliste, Tokyo, auteur notamment d'*Edo à Tokyo : mémoires et modernités*, Gallimard, Paris, 1998.

- (1) Etat vassal créé par le Japon en Mandchourie avec à sa tête l'ex-empereur de Chine Puyi.
- (2) Voir l'article d'Arnaud Nanta, « L'actualité du révisionnisme historique au Japon » dans la revue *Ebisu*, n° 26, printemps-été 2001, [Maison franco-japonaise](#).
- (3) Seul *Le Dernier Shogun* est disponible en français (Editions Philippe Picquier, Arles).

Mots-clés

- **Japon**
- **Bande dessinée**

- **Culture**
- **Histoire**
- **Idéologie**
- **Littérature**

Dans une autre langue :

- **Mangas tell a very different story**

LE MONDE DIPLOMATIQUE

Tous droits Réservés © 2008 Le Monde diplomatique.